LA RÉALITÉ DU MAL DANS L'HISTOIRE ET DANS LE MONDE

Fiche No 5 : semaine du 19 novembre 2017.

Objectif des Exercices spirituels dans la vie courante pendant le bicentenaire: chercher et trouver la volonté de Dieu en cette année bicentenaire.

Face à la merveille de l'amour de Dieu et de ma place privilégiée dans son plan d'amour, je suis confrontée à une réalité implacable : le mal, la souffrance, le péché autour de moi et en moi. Nous sommes invitées cette semaine à réfléchir sur le péché comme rejet de l'amour de Dieu, comme désir d'obtenir par soi-même ce que Dieu donne gratuitement. Nous regarderons aussi l'impact que le péché a toujours sur les gens, provoquant la souffrance et l'injustice.

Objectif de la semaine : Accepter de regarder la réalité du mal et du péché dans l'histoire et dans le monde. La journée mondiale des pauvres, 19 novembre pourra réveiller notre conscience.

Demander la grâce d'une connaissance intérieure de la laideur du péché et de ses conséquences

POUR L'ORAISON DE CHAQUE JOUR DE CETTE SEMAINE

Il est important de CHOISIR parmi les suggestions suivantes ce qui te rejoint davantage. De toute façon, **termine toujours tes moments de prière en regardant Jésus en croix** (voir p. 2)

La Parole de Dieu

Le péché d'Adam et Ève: Gen 3:1-13 Dieu avait tout donné à Adam et Ève. Ils ont tout reçu gratuitement de Dieu mais ils ont voulu prendre par eux-mêmes ce qui leur était donné gratuitement. Ils ont voulu devenir « comme des dieux » alors que déjà ils étaient créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

David: 2 Sam.12. Quand Nathan vient voir David pour lui faire prendre conscience de son péché, ce qu'il fait d'abord, c'est de lui rappeler tout ce que Dieu a fait pour lui… Et Dieu lui dit: "Et toi, David, tu as fait tuer un de mes enfants bien-aimés". C'est en se voyant tellement aimé de Dieu que David a pu sentir la laideur de son péché

La parole de la Congrégation

La destruction de la Providence. Voir jusqu'où peut aller le mal et ses conséquences. Laisse cette réalité te toucher, te révolter, t'indigner. (Voir Lecture suggérée).

La parole de la vie

Le monde d'aujourd'hui. Prends le temps de considérer les situations de péché de notre monde et leurs conséquences pour les gens. Lire un ou des reportages sur des situations de violence, d'injustice, de corruption d'aujourd'hui. Laisser ces réalités nous affecter, nous bousculer.

Le péché porté à son extrême : Ignace suggère au retraitant de méditer sur l'enfer. Il ne s'agit pas de créer ou imaginer de fausses images terrifiantes. Personne ne sait exactement comment est l'enfer. Méditer sur l'enfer, ce n'est pas penser à du feu, de la fumée et des démons bien laids. C'est de considérer la possibilité pour l'être humain de refuser l'amour de Dieu de manière absolue et définitive. Personne ne sait s'il y a des gens qui en sont arrivés là. Personne ne le sait s'il y a des gens en enfer. Cependant, il est important de regarder cette possibilité; parce que l'être humain est libre, il est possible que des humains choisissent de vivre pour toujours séparés de l'amour de Dieu. Jésus nous a sauvés mais il n'oblige personne à accepter son salut.

Le centre de ma prière: Jésus en croix

Pendant chaque moment de prière, prends le temps de faire le Colloque (conversation entre amis) proposé par Ignace. Regarde Jésus en croix, cette croix qui révèle l'immensité de l'amour de Dieu pour nous, pour moi, pour toi. Parle avec Jésus. Laisse cela pénétrer jusqu'au plus profond de ton coeur. Parle avec Jésus dans une conversation cœur à cœur.

53 *Colloque. Me représentant Notre-Seigneur Jésus-Christ en Croix devant moi, je lui demanderai dans un colloque comment, étant le Créateur de toutes choses, il en est venu jusqu'à se faire homme; comment, possédant la vie éternelle, il a daigné accepter une mort temporelle et la subir réellement pour mes péchés. Puis, me considérant moi-même, je me demanderai ce que j'ai fait pour Jésus-Christ, ce que je fais pour Jésus-Christ, ce que je dois faire pour Jésus-Christ. Et, le voyant ainsi attaché à la Croix, je ferai les réflexions qui se présenteront à moi. (Ex. Sp. 53)*

LECTURES POUR CONTINUER MA RÉFLEXION SUR LE MAL DANS LE MONDE

LE PÉCHÉ DANS NOTRE MONDE

Le péché n'est pas quelque chose qui s'est produit seulement au temps de la Bible mais aussi tout au long de l'histoire. Nous pouvons nous rappeler des faits de l'histoire de l'humanité et de nos pays, et la laideur du péché nous apparaît immédiatement; pensons aux persécutions religieuses dans tant de pays et à différentes périodes de l'histoire. Pensons à tous les types de guerre et de violence faite à l'être humain : les millions d'Africains amenés comme esclaves dans d'autres pays, les camps de concentration Nazi; l'Inquisition qui a tué beaucoup d'innocents sous le faux motif de sorcellerie. Dans ta prière, tu peux continuer la liste de tous ces événements historiques de mal et de péché. Encore aujourd'hui, le mal blesse le monde et c'est toujours la

même situation : Dieu aime chaque personne, les humains rejettent cet amour, et Dieu offre son amour miséricordieux.

Aujourd'hui nous parlons de « péché structurel ». Les forces du mal institutionnalisées, insérées dans des structures culturelles ou politiques et souvent soutenues par des lois injustes et une acceptation inexprimée de la société en général. Ces structures de péché incluent la subtile influence des médias de communication qui promeuvent le matérialisme et la consommation, qui construisent des murs d'indifférence et d'égoïsme, qui montrent comme absolus la beauté, la richesse, le pouvoir, l'influence, etc. Nous aussi nous entrons dans cette spirale et souvent nous acceptons d'être influencées par ces courants. Cette structure du mal crée de larges zones de pauvreté, de souffrance, de violence et d'injustice

LA DESTRUCTION DE LA PROVIDENCE EN 1848

« Un courrier arriva de la Capitale à 9 heures du soir, apportant la nouvelle de la proclamation de la République. Le maire de Lyon la proclama au même instant à l'hôtel de ville, d'où elle ne tarda pas à se répandre dans toute la cité. Aussitôt, une bande considérable d'ouvriers se dirige sur Fourvière; ils commencent par saccager la Providence des Frères de la Doctrine Chrétienne située au mi coteau, puis se hâtent de venir détruire ces ateliers, objets de leur jalousie, depuis si longtemps.

Il était 11 heures. Tout le monde reposait. Le vent soufflait avec violence. Tout-à-coup, des cris se font entendre. Des voix d'hommes se mêlent aux sifflements de l'orage, et nos enfants du pensionnat s'éveillent en sursaut. Tandis que chacune prêtait l'oreille avec frayeur, la bande était arrivée sur la place et se dirigeait vers la Maison-Mère: quelques uns grimpent sur le toit des parloirs et sautent dans la cour, tandis que d'autres s'emparant du support du réverbère, établi dans l'angle de la place, s'en servent comme d'un levier pour enfoncer la petite porte. Une charrette de piquets pour tuteurs d'arbres, arrivée la veille au soir était dans la cour. On n'avait pas eu le temps de les rentrer, ils servirent à armer les Voraces (car c'est le nom que prirent les ouvriers à cette époque). Cependant tout le monde était sur pied à la Maison-Mère. Mère Assistante, dont la chambre donne sur la cour, avait été éveillée au premier bruit; et apercevant un homme sur le petit toit du parloir, elle s'était hâtée de venir éveiller N. R^{de} Mère. Bientôt, nous nous trouvâmes toutes réunies à la tribune de la chapelle, à l'exception de la bonne Mère St François, qui, trop souffrante pour quitter son lit, était restée seule à l'infirmerie. Nous commençâmes par remercier le bon Dieu de ce qu'aucune de nous n'avait été atteinte par les pierres que ceux qui étaient encore sur la place, jetaient aux fenêtres, et qui, cassant les vitres, venaient frapper les portes des dortoirs et tombaient dans le corridor. Ensuite chacune suivant sa dévotion, implorait le secours de Jésus et de Marie, et se préparait à la mort. Que ne pouvait-on pas redouter de ces furieux qu'on entendait crier, et fracasser les portes ? Les Novices et les Prétendantes demandaient à leur Mère la permission de faire leurs vœux, si les Insurgés, entrant dans la chapelle, avaient l'air de vouloir les tuer. On n'entendait que des prières, des invocations: O Marie, conçue sans péché, priez pour nous. O Mon Jésus, Miséricorde!

Pendant que ceci se passait à la chapelle, les ouvriers avaient enfoncé, à l'aide de leurs piques, la porte du Noviciat qui donne sur le jardin. Ils déchirèrent le livre de la méditation qui était resté sur la table, enfoncèrent ensuite la porte du corridor, et se précipitèrent sur l'escalier du second. Là, ils visitèrent toutes les chambres, en commençant par l'Infirmerie. Une de nos sœurs y avait oublié sa montre, elle fut enlevée. En apercevant la veilleuse et notre chère malade, quelques uns s'approchèrent de son lit et lui dirent: nous ne vous ferons point de mal, mais dites-nous où sont vos confrères? Mère St François répondit qu'elles s'en étaient allées parce qu'elles avaient eu peur, mais qu'elle ne savait pas où elles étaient. Après avoir visité tous les dortoirs où ils ne trouvaient que des lits vides, ils descendirent à la cuisine dont ils enfoncèrent les portes, et se mirent à casser, à briser tout ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Quelques uns s'armèrent des piquets-feu, couteaux, haches, etc, pour s'en servir à détruire les métiers qu'ils cherchaient. Étant entrés par la cuisine dans le petit réfectoire des Religieuses du Pensionnat, ils s'emparèrent des serviettes pliées, auxquelles étaient attachés nos verres d'étain, s'imaginant sans doute qu'ils trouveraient dedans des couverts d'argent. Mais le lendemain, nous trouvâmes nos couverts de corne dans l'enclos. Apparemment que les voleurs avaient eu hâte de jouir de leur belle prise, et s'étant aperçu de leur mécompte, de colère ils avaient jeté les serviettes dans le jardin.

Après avoir fait dans la cuisine tous les dégâts possibles, ils se portèrent sur la terrasse du pensionnat, et à coups de pierres, à coups de piques, ils brisèrent les vitres de l'imposte et essayèrent d'enfoncer les volets, ne pouvant trouver les portes…"Ah! disaient-ils, ces nones prient là-haut, pour que nous ne trouvions pas la porte."

Cependant, N. R^{de} Mère entendit de la chapelle, que les ouvriers voulaient entrer dans le pensionnat. Pouvant à peine marcher, elle prit le bras d'une de nos sœurs auxiliaires, ferma soigneusement la grosse porte qui sépare le Pensionnat de la chapelle, et vint demander aux ouvriers ce qu'ils prétendaient faire et quelles étaient leurs intentions. Nous voulons des métiers, répondirent ces forcenés. Il n'y en a point ici, ajouta N. R^{de} Mère, c'est un pensionnat, il n'y a point de métiers. - Ouvrez, ouvrez crièrent-ils tous, nous voulons visiter. Ce fut en vain que N. R^{de} Mère essaya de les raisonner; ils devenaient de plus en plus menaçants; alors, pour éviter de plus grands malheurs, elle se décida à leur ouvrir la porte. Quand ils furent entrés dans la grande pièce du rez-de-chaussée, N. R^{de} Mère leur proposa d'en conduire quelques uns seulement pour visiter les classes, craignant que les enfants n'eussent peur de toute leur bande, mais ils s'y refusèrent, tous voulurent la suivre. "Laissez passer la sœur" criaient-ils, et à sa suite, ils gravissaient l'escalier, frappant contre les murs, et criant à tue-tête. Qu'on se figure une troupe considérable de vilains hommes, ayant tous plus mauvaise mine les uns que les autres, armés de longues piques, parlant tous à la fois dans les classes et les corridors, et cela au milieu d'une nuit d'orage, et l'on aura une idée de ce qui se passait alors au Pensionnat. Enfin, ils étaient parvenus aux portes des dortoirs, les Maîtresses craignaient d'ouvrir, mais entendant la voix de N. R^{de} Mère, elles n'eurent plus peur et laissèrent entrer la troupe.

Alors, ne trouvant rien de ce qu'ils cherchaient, ils se décidèrent à descendre, mais arrivés au rez-de-chaussée, il fut impossible à N. R^{de} Mère de les congédier. Nous ne sortirons pas d'ici, lui dirent-ils, que vous ne nous disiez où sont vos métiers. -Mais vous avez bien vu qu'il n'y en a point,

leur répondit Notre Mère. -Il faut que vous nous meniez où ils sont, ou prenez garde. Bon gré, mal gré, il fallut en passer par où ils voulaient, N. R^de^ Mère se résigna donc à les conduire à la Providence, par la petite porte du fond de l'enclos. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'elle put avertir nos sœurs de sa présence et les décider à ouvrir la porte. Le bon Père Coindre[1], après s'être déguisé, se mêla parmi les ouvriers pour sauver ce qu'il pourrait, et empêcher qu'on ne fît de mal à personne.

L'aspect que présentèrent les ateliers, deux minutes après, est impossible à décrire: Ces forcenés étaient enfin venus à bout de leurs projets. Ils avaient là, sous leurs mains, ces métiers, ces étoffes, qui tant de fois avaient excité leur jalousie et leur haine. Aussi, avec quelle rage diabolique s'en donnaient-ils à briser, couper, déchirer, et lorsque leurs seules forces ne suffisaient pas, les haches et les couteaux leur servaient pour tout gâter, tout détruire. On vit même un ouvrier qui, ne pouvant réussir à déchirer une très belle étoffe, prit une lampe des mains d'une sœur et la répandit sur la pièce. Les pauvres petites qui s'étaient levées au bruit du tapage, venaient pleurer, prier et demander grâce pour ces métiers qui leur assuraient du pain. Elles étaient repoussées par ceux-là mêmes qui auraient dû le plus s'intéresser à leur sort. Les deux grands ateliers furent ainsi anéantis cette nuit-là. Il en restait un autre au 3ème, l'atelier de St Joseph. Un ouvrier aperçut sur la porte l'inscription qui indiquait: Atelier de St Joseph. Dans la joie d'avoir fait cette trouvaille, il redescendit au second, pour appeler quelques uns de ses camarades. Pendant ce temps, une de nos sœurs qui avait entendu l'exclamation de l'ouvrier, se hâte d'arracher l'inscription, et lorsque les autres revinrent, ils cherchent inutilement, toutes les portes étaient fermées et ils ne savaient qu'elle était celle de l'atelier. Ce doit être celle-ci, dit le premier, je saurai bien l'enfoncer. Et s'appuyant contre le mur, il heurte la porte avec violence, mais l'effort qu'il fit lui devint funeste, car il se tordit le pied, et l'entorse fut telle, qu'il n'eut pas envie d'y revenir. Il aima mieux prendre la rampe de l'escalier, et descendit clopin-clopant rejoindre ses camarades, qui avaient fini leurs dévastations, et commençaient à se retirer, en disant: c'est assez pour cette nuit, demain, nous reviendrons tout brûler. L'un d'eux dit à une sœur: "je ne vous conseille pas de nous attendre: aujourd'hui, c'était pour les métiers, demain, ce sera pour vous." Il était environ trois heures du matin. Notre R^de^ Mère revint à la Maison-Mère, il lui tardait de retrouver toutes ses filles, et de s'assurer encore si aucune n'avait été insultée. Oh! Comme alors tous les cœurs se resserrèrent dans celui de Jésus. Il semblait qu'on s'aimât davantage, ayant couru ensemble les mêmes dangers. Alors un élan de reconnaissance s'échappa de toutes nos âmes, et nous dîmes: Oh ! oui, ceux que Dieu garde sont en sûreté! Nous pûmes alors remercier notre divin Maître de ce qu'aucune de nous n'avait été atteinte par les pierres que les ouvriers avaient jetées, de la place, aux fenêtres, et qui, cassant les vitres, étaient tombées dans les corridors en frappant contre les portes et les murs.

Notre R^de^ Mère alla ensuite faire connaître au P. Aumônier tout ce qui venait de se passer. Comme il était à craindre que les ouvriers en revenant le lendemain ne se portassent à quelque excès, le P. Aumônier vint tout de suite à la chapelle faire consommer les Saintes Espèces, en donnant la Ste Communion à toute la Communauté.

[1] Il ne s'agit évidemment pas du Père André Coindre mais de son frère, le Père François Vincent Coindre.

Vers les cinq ou six heures du matin, les Parents de nos Pensionnaires commencèrent à les envoyer chercher. Ils ignoraient ce qui s'était passé pendant la nuit; mais la nouvelle de la proclamation de la République avait suffi pour leur faire craindre du désordre, et ils jugeaient prudent d'avoir leurs enfants après d'eux.

Alors, le Père Coindre et le Père Pousset conseillèrent à nos Mères de sortir de la maison jusqu'à ce qu'on sût définitivement quelle tournure prendraient les affaires politiques. D'après les menaces des ouvriers, on devait s'attendre à d'autres visites du même genre, et quelles forces pourrions-nous y apposer? Les troupes étaient casernées; l'autorité civile se mettait peu en peine des Communautés. Chacun alors ne pensait qu'à soi. Il fut donc décidé que celles de nos sœurs qui avaient leurs familles à Lyon, où aux environs, iraient y attendre le retour de l'ordre; que d'autres iraient au Puy, emmenant avec elles quelques Pensionnaires dont les familles étaient trop éloignées pour venir les chercher. Nos chères Novices furent obligées, elles aussi, de retourner dans leurs familles. Cette décision les atterra. Oh! disaient-elles, que ne sommes-nous mortes cette nuit! Nous ne serions pas ainsi obligées de retourner dans un monde que nous croyions avoir quitté pour toujours. Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes que nous nous fîmes nos adieux; ne sachant pas, hélas! combien durerait cette séparation! Les desseins de Dieu sont impénétrables! qui oserait lui demander compte des évènements? Nous nous soumîmes à sa volonté toujours sainte et adorable et chacune prit en pleurant le chemin de sa destination. A 11 heures du matin, il ne nous restait plus que cinq pensionnaires, dont les parents n'étaient pas encore arrivés, mais il fallait se hâter de quitter la maison une bande de voraces saccageait la maison nommée Solitude, située au dessous de l'enclos, et elle ne devait pas tarder à être chez nous. Un maître-maçon, qui avait beaucoup travaillé à la construction de la Providence, vint offrir sa maison à N. R^de^ Mère, afin qu'elle s'y retirât, avec toutes celles de ses filles qui étaient encore avec elle. Son offre obligeante fut acceptée, nous nous y rendîmes au nombre de 17. De son côté, le Père Coindre cherchait aussi à placer en différents lieux plusieurs de nos sœurs de la Providence qui n'avaient pu partir, ainsi qu'un grand nombre de leurs enfants qui restaient encore. Mère St. François fut transportée à la Tour, où nous la perdîmes le 19 Mars, jour de la fête de St. Joseph. Toute l'après midi du samedi, des bandes d'ouvriers circulèrent sans discontinuer dans les deux maisons. Ils achevèrent alors ce qu'ils avaient commencés la nuit. Ne pouvant ouvrir une grosse porte du pensionnat, ils firent une brèche au mur qui sépare la chapelle des Enfants du parloir, ils enlevèrent des panneaux de la porte d'entrée, à la cuisine, ils répandirent la farine, l'huile, tout ce qu'ils trouvèrent dans les placards. À la Providence, ils s'emparèrent du salé et autre chose qu'ils trouvèrent à la Cave et quelques uns obligèrent notre sœur cuisinière à leur apprêter à manger.

Le lendemain dimanche, ils revinrent en troupes plus nombreuses, et jetant les débris de métiers et d'étoffes par toutes les fenêtres des ateliers, ils se disposèrent à les adosser près de la maison, pout tout brûler ensemble. Le Père Coindre en étant averti, se hâta de venir sauver au moins le bâtiment, s'il ne pouvait rien obtenir de plus. Il demanda avec autorité qu'on éloignât les bois des métiers du bâtiment, et qu'on en fit plusieurs foyers dans l'enclos. Mais ces furieux ne voulaient rien entendre. Quelques uns même se saisirent du Père, et sans son courage et sa présence d'esprit, ils l'eussent jeté dans le feu. (Mémorial p. 81 et suivantes)